

Passeurs de frontières

Paul Zumthor, *Les Contrebandiers, nouvelles, Montréal, l'Hexagone, collection « Fictions »*, 1989, 275« pages.

Réjean Beaudoin

Volume 31, numéro 5 (185), octobre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1989). Compte rendu de [Passeurs de frontières / Paul Zumthor, *Les Contrebandiers, nouvelles, Montréal, l'Hexagone, collection « Fictions »*, 1989, 275« pages.]. *Liberté*, 31(5), 124–128.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

PASSEURS DE FRONTIÈRES

Paul Zumthor, Les Contrebandiers, nouvelles, Montréal, l'Hexagone, collection «Fictions», 1989, 275 pages.

Le monde glissait doucement dans une nuit de boue, sous les nuages bas que les cimes des sapins soutenaient en frissonnant au-dessus des hommes. (Le nazi, p. 115)

Il n'est pas commode de faire la théorie de l'exception. La grammaire traditionnelle, qui y voyait la confirmation d'une règle, s'en repent aujourd'hui dans sa version *générative*. Inversement peut-être, l'essor du nationalisme s'efforçait de mettre le positivisme triomphant du XIX^e siècle au service des patries enracinées, contre l'universalisme philosophique des Lumières. Tout devint écart et les cultures locales se mirent à redessiner la carte du monde sans empire. Même l'effervescence québécoise des belles années, quand la Révolution tranquille se payait de grands mots et vivait d'idées turbulentes, s'estima solidaire de l'éloge des singularités et du culte de la différence. Bref, relativisme et contre-culture faisaient bon ménage en contestant toute territorialité protégée par les frontières du savoir, du pouvoir et surtout du commun défaut de leur cuirasse: la sexualité. La marge entre le même et l'autre est peu sûre depuis lors, pour ne rien dire des rapports de plus en plus inextricables entre fiction et réalité, recherche et invention, science et littérature. N'est-ce pas également toute la question de la fiction que celle du passage entre le général et le singulier?

Tout ce qui donne à deviner l'existence indivise et unique des êtres me semble une leçon particulièrement féconde à méditer, compte tenu du désenchantement qui a maintenant succédé à la fête de naguère. C'est que cet enthousiasme passager comptait sans doute trop sur le projet de sa propre théorie: il s'érigeait en contre-système et se voyait déjà (comme dans la chanson d'Aznavor) à l'abri d'une frontière qu'il rêvait en même temps de franchir. Il fallait plutôt courir le risque avant d'anticiper le souvenir d'une glorieuse transgression. Ce passage-là ne peut pas faire l'économie de l'expérience. On ne change jamais qu'au prix des certitudes tenues pour acquises (de foi ou de raison, peu importe, puisque toute assurance est fragile contre l'inconnu du devenir). Tout cela du reste a été brillamment étudié, analysé, critiqué, beaucoup mieux en tout cas que je ne saurais faire ici. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je me suis jeté dans cette lourde dissertation, si ce n'est que mon ignorance me semble tenir encore, par quelque frauduleux détour, au livre dont j'avais dessein de rendre compte et dont l'auteur m'a toujours inspiré une sorte de craintive admiration. Le voilà bien mal payé de son autorité par ma oiseuse exposition. Je vais donc parler des *Contrebandiers* de Paul Zumthor, recueil de nouvelles qui avoue les mémoires fragmentaires d'une vie traversée par les frontières et qui rayonne d'un plaisir d'écrire dont l'exemple reste rare sur une scène littéraire où la prose des faiseurs suffit trop souvent à surprendre la curiosité des lecteurs.

Mais voilà que tu te fatigues aussi de me suivre, ô lecteur, et que tu t'impatientes; je t'entends réclamer un exemple, quelque petit bout de phrase, un insecte happé par mon bec d'hirondelle dans ce riche fenil. Comprends ma voracité d'oiseau et ma parcimonie quand la chasse est bonne. Je dilapide volontiers le menu fretin, mais je tiens ici une grosse prise. Comment vient-on à passer insensiblement sur l'autre rive, à s'exiler moins de son pays que de soi-même, à déboucher ailleurs? La réponse des textes est étonnante: c'est sans le vouloir que de telles choses arrivent, quitte à parler d'une plus obscure volonté. Dans chacune de ces nouvelles, un personnage

témoigne de l'étrangeté de la place de tout être dans le monde. Qu'il s'agisse d'un savant, d'un chamois ou d'un cygne, d'un vieux berger ou d'une petite fille, du dernier survivant d'une tribu décimée ou d'un pêcheur plus attaché à son lac que sensible à la fibre patriotique de ses contemporains, toutes ces histoires se rejoignent dans un enseignement qui ne s'autorise d'aucun savoir institué. De la condition du sauvage à celle du civilisé, des honnêtes mortels au geste du suicidé, de part et d'autre des barrières politiques élevées par les grands conflits historiques, entre les amants de rencontre qu'un événement va séparer pour toujours, de la noblesse animale à la plus triviale humanité, de l'action accomplie au vacillement du souvenir dans la chronique, voici ouvert tout un espace où se meuvent les créatures les plus mystérieuses, les plus superbement libres et les plus sombrement tragiques. C'est ainsi que l'on traverse, sans le moindre heurt, ce qui sépare la tendresse nue de la violence armée, ce qui les sépare mais aussi les unit autant que les paisibles rues d'Outremont peuvent l'être au combat singulier d'un chevalier dans la lice, en l'an de grâce 1562.

Plus que jamais il se découvrait d'ailleurs, d'en-deça, en équilibre sur l'arête du siècle, d'où sa vue perceait un vaste espace, mais d'où le moindre pas l'eût précipité dans la mort. (L'adieu, p. 180)

L'écrivain fouille chaque sujet d'une plume adroitement descriptive d'où l'intrigue s'absente ou se fait négligeable. J'ai cherché le ressort qui propulsait ma lecture et soudait mon attention. Souvent retenu par une atmosphère, l'air particulier d'un climat, l'impression singulière d'un paysage, c'est peut-être cette chose vaporeuse et indéfinissable qui fixe mes humeurs vagabondes de lecteur, me disais-je. Et pourtant, il n'y a rien de mince ni de menu dans l'écriture de Paul Zumthor, même dans le genre bref de la nouvelle. Chacun de ses textes a de l'étoffe et on ne les parcourt pas d'un œil rêveur ou distrait. Je songe à ces courtes pages de Francis Ponge que des

heures de lecture n'arrivent pas à épuiser, tant le suc en est savamment concentré et sans que leur lisibilité, leur plus pure transparence, en souffre jamais. Il y a d'autres stratégies en effet pour nourrir l'attente que la machination narrative du suspense. L'exacte mesure de la phrase, le choix du terme approprié, la stricte économie du rapport entre les mots et les choses, la richesse et la justesse d'évocation qui résultent de toute pratique d'écriture un peu exigeante pour la pensée qu'elle porte ou qui l'inspire, sont pour moi d'un autre attrait que ces gros romans à succès qu'on s'est mis à fabriquer à la chaîne dans la course frénétique au best-seller.

Les hommes d'autrefois, du moins la plupart d'entre eux, étaient moins protégés d'un rapport direct avec les choses et les bêtes; sans doute étaient-ils moins subjugués par les sophismes du discours; non pas plus près seulement de leur corps, mais aussi de leur langue, celle-ci conservant d'ailleurs les traces savoureuses de la matérialité de leur culture. Que cet état n'ait plus cessé d'être un matériau d'écriture privilégié depuis la Renaissance, c'est encore une grande joie de se le rappeler presque à toutes les pages de ce livre.

Quelque chose saignait dans ce grand gaillard noueux et rude, mais au lieu de sang c'était une larme qui coulait, honteuse, le doigt l'écrasait, et laissait une virgule terreuse sur la joue. (La petite, p. 141)

Il y a beaucoup de personnages, tous fermement dessinés, tous étonnamment vifs, dans *Les Contrebandiers*, et s'il en est d'absolument inoubliables, il semble que ce soient presque toujours les plus simples, les moins socialement et intellectuellement entamés par ce qu'on est bien obligé d'appeler la civilisation, il semble donc que ce soient, oserais-je dire les plus frustes*, que l'auteur a le mieux réussis. Il n'est pas question

* Par exemple: l'Awa de *Faits divers*; César du *Sphinx*; Amédée du *Nazi*, Anaïs de *La main*.

de prétendre que les autres soient falots, mais n'empêche. Il fallait peut-être la plume érudite du médiéviste pour traduire une telle fascination de la rusticité. Polies à l'usure du temps, l'acide moderne n'a pas trop mordu sur les traits naturels de ces figures. Le regard que le lecteur porte à son tour sur cette humanité d'outre-temps renverse encore la perspective du passage, déplace la position de sa limite: c'est peut-être bien nous, hâbleurs sophistiqués de la fin du XX^e siècle, qui avons passé outre, avons échappé à toute mesure et sommes devenus périphériques dans le grand cercle de l'histoire. Il y a aussi des témoins chez Zumthor de cet effroi devenu nôtre: «Avant le premier mot il avait dépassé un point de non-retour.» (*L'adieu*, p. 174)

Au lieu de la peur d'avoir peur, accueillons plutôt cette terreur vraiment humaine: le constat d'une mort accomplie avant d'avoir eu le temps de s'affoler.